



VENTE

34, Rue Tupin

LYON

# L'Avant-Garde

BOITE

92, Rue Mercière

LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

COMITÉ DE RÉDACTION : GUILLOT, E. MOREAU DE BEAUVIÈRE, JULES PELPEL, ÉMILE LAMBRY, JULES FRANTZ. — UN AN, 10 FR., TROIS MOIS, 2 FR. 50, AU BUREAU : RUE TUPIN, 34, LYON

## UNE CONDAMNATION

Lyon est bien la seconde ville de l'Empire.

En moins de temps qu'il n'en faut pour renverser n'importe quoi, l'Excommunié et le Vengeur ont tour à tour été poursuivis et condamnés.

Aujourd'hui, l'Avant-Garde est frappé avec une sévérité rappelant les plus mauvais moments de la presse littéraire.

Le 10 juin dernier, je subissais une condamnation de 20 jours de prison et 500 francs d'amende pour avoir lancé le Vengeur.

Le 25 juin, j'ai été condamné de nouveau, par le tribunal correctionnel de Lyon à TROIS MOIS DE PRISON et 500 FRANCS D'AMENDE : j'ai attaqué une religion reconnue par l'État et annoncé une souscription prohibée.

Soit pour deux numéros, parus à une semaine de distance :

**110 jours de prison****1300 francs d'amende**

(Frais de toutes sortes non-compris)

En présence de ces deux jugements successifs et rigoureux, beaucoup de personnes ont supposé que je renoncerais à continuer la publication de l'Avant-Garde.

Il n'en est rien.

On aime d'autant plus les siens qu'ils vous ont beaucoup coûté.

J'ai la conviction intime que mon journal est un journal honnête et qu'il s'adresse à des honnêtes gens : ma feuille paraîtra tant qu'elle n'aura pas été supprimée par le couperet légal du 11 mai 1868.

L'Avant-Garde meurt, mais ne se rend pas.

JULES FRANTZ.

P. S. J'ai formé appel au dernier jugement du Tribunal correctionnel de Lyon.

J. F.

## MENUS PROPOS

D'UN FRANC-TIREUR

Choses graves.

Depuis une huitaine de jours, on se demande de tous côtés quels sont ces gens, vêtus presque uniformément, que l'on rencontre à chaque pas, surtout sur nos quais, armés de gros et longs bâtons.

Au premier abord, on croit voir les promoteurs d'une émeute gigantesque ; cependant, leur air placide, leur regard calme et rêveur, indiquent qu'il n'en est rien.

Il paraît que ce sont des pêcheurs à la ligne.

Un philosophe de l'antiquité — j'ai oublié son nom — a défini ainsi l'engin prétendu destructeur des habitants de nos rivières :

*Un bâton avec une bête à chaque bout.*

La définition est bonne, mais est incomplète. Il était donné aux lecteurs de l'Avant-Garde de la connaître toute entière. Il faudra donc ajouter désormais :

« La bête l'est en raison directe de la grosseur du bout auquel elle est fixée. »

Il est encore, de par le monde, des naïfs qui se figurent que les pêcheurs attrapent les poissons. Erreur ! ce sont bel et bien les poissons qui attrapent les pêcheurs, car il n'est pas d'exemple qu'une ligne soit sortie de l'eau, avec une bête au petit bout, sans que celle qui est à l'autre bout ne pousse une exclamation, un « ah !... » prolongé, mais subitement interrompu ; ce qui, d'après tous les savants, indique chez l'homme le plus haut degré de la surprise.

Qu'on dise, après, que le plus attrapé n'est pas le pêcheur.

D'ailleurs, il ne faut pas se faire d'illusions : l'absence de cette population intéressante qui, semblable aux saules, ne peut vivre loin d'une rivière, l'absence du pêcheur plonge généralement le poisson dans une tristesse mortelle, et souvent cause sa mort.

En effet, l'été, par exemple, quand les cours d'eau, dardés par un soleil brûlant, deviennent insupportables à la gent aquatique, l'apparition d'un de ces êtres inoffensifs, armé d'une ligne, procure une joie immense dans tous les environs. D'abord, semblable aux infirmités, un pêcheur ne vient jamais seul ; il est toujours suivi d'une longue ligne d'autres qui en tiennent une, et toute cette lignée, rangée de front, projette sur les eaux une ombre vivifiante, sans

laquelle il n'est pas de salut pour le goujon, non plus que pour le brochet.

Et puis ces braves gens mêlent un peu de variété dans la vie monotone et désœuvrée des contribuables de nos fleuves. Aussi, je persiste à dire que l'administration, en interdisant la pêche pendant deux longs mois, occasionne infailliblement des maladies terribles, et partant, une dépopulation considérable dans le sein des eaux.

Sans doute, les sentiments qui animent nos édiles sont fort louables : dans ce moment, se sont-ils dit, il faut aux temelles du calme et de la tranquillité ; il faut que les mâles puissent collaborer consciencieusement à l'acte de génération, car souvent le pêcheur est si drôle que sa vue ferait oublier l'amour aux mâles et pourrait provoquer chez les femelles des accès de fou rire très-nuisibles à leur santé à l'époque de la gestation.

— Que les pêcheurs s'éloignent !

Et les pêcheurs se sont éloignés.

Echos ! redis-moi je t'en prie combien cette fatale ordonnance a causé de malheurs !...

Mornes et consternés, privés de leur distraction favorite, le mâle allait au fond des eaux, l'infâme ! se coucher sur les sables et chercher le frais, sans songer à le reproduire ; et son épouse, l'œil fixé sur la rive, passait des jours et des nuits, rêvant à celui qui ne venait pas. Que dis-je ? on a vu de malheureuses carpes enceintes, sous l'influence de la même idée fixe et inséparable, mettre au monde des rejetons avec des lunettes sur le nez et une boîte d'asticots pendue au cou.

Qu'on ne se y trompe pas, la clôture de la pêche est pour le poisson ce qu'est pour nous la clôture de l'année théâtrale, et les truites et les saumons aiment autant le pêcheur — que nous autres Lyonnais, nous aimons l'ami d'Herblay, et ce n'est pas peu dire !...

Des gens bien informés prétendent encore que, de même que certaines familles ont leurs pauvres, de même chaque famille de poisson a un ou plusieurs pêcheurs : plus on en a, plus on est

considéré. On cite, dans la noblesse aquatique, une maison alliée aux maque-reaux — de fort ancienne souche — qui a possédé jusqu'à quarante pêcheurs.

Moyennant le sacrifice de quelques piètres goujons, esclaves attachés à la glèbe et destinés au service du maître, on entretenait ces braves gens, si faciles à contenter.

Pourtant ne soyons pas trop vers à l'égard du pêcheur. Qui le croirait ? non-seulement il est inoffensif, mais encore utile !... ?

Inoffensif, ce n'est pas à discuter. Formé à la patience, jamais il ne se révolte contre qui ou quoi que ce soit. Jamais pêcheur ne s'occupe de politique, et j'en connais un qui croit encore avoir Louis-Philippe pour roi. Dès le matin à son poste favori, sa femme vit heureuse loin de lui, et quand, la pêche close, il veut lui aussi s'employer à la reproduction, il s'aperçoit souvent que les choses vont mieux quand il ne s'en mêle pas, et il reste tranquille.

L'utilité des pêcheurs est donc incontestable : par sa consommation gigantesque de vers de toutes sortes, d'asticots et d'insectes nuisibles. Il mérite d'être classé au nombre des animaux protecteurs des récoltes, avec le moineau, la fauvette, le rouge-gorge, etc..., tous, par tempérament et par appétit, ennemis acharnés de la sauterelle, de la chenille et autres.

Ainsi :

Rois, voulez-vous des sujets doux, ne réfléchissant jamais et toujours soumis ?

Multipliez les pêcheurs à la ligne.

Femmes, voulez-vous que vos maris, modèles de douceur et de placidité, vous rendent la vie heureuse ?

Faites-en des pêcheurs à la ligne.

Par là, femmes et rois, vous vous éviterez bien des désagréments, et en propageant cette espèce utile, vous rendrez service à l'humanité, car si jamais le ver blanc et les révolutions disparaissent de la terre, ce sera bien à vous qu'on le devra.

GUILLOT.

## PHYSIOLOGIES MUSICALES

XV

### L'ACCORD PARFAIT

(Société d'amateurs.)

Directeur : CORDELET.

#### Historique.

Heureusement pour Cordelet, l'Accord parfait n'a jamais cessé d'exister. Ce n'est pas lui qui l'eut inventé. Cordelet dit Noyau, ou Noyau dit Cordelet, comme on voudra, a eu un moment de célébrité au passage Thiaffait. On raconte sur lui une foule de petites anecdotes charmantes dont il a été le héros, et qui paraîtront bientôt réunies en volume par un de nos confrères, sous le titre de : *Mémoires secrets de Cordelet*, pour servir à l'histoire d'une société musicale en déveine.

Parmi les plus amusantes, nous recommandons au lecteur : *La béquille du père Barnaba* et *la Sauterelle de Rochecardon*. Toutes ces aventures, qu'on devrait plutôt appeler des mésaventures, ont fait donner à Cordelet le surnom de *Richetieu de la Croix-Roussé*.

Cette Société, qui ne remonte pas au déluge, elle y serait restée, a poussé les premiers vagissements en l'an de grâce 1867 ; elle a eu pour parrain le désaccord parfait et pour marraine le guignon. Elle a une bannière, une vraie bannière, achetée dans la vente après décès d'une fanfare oubliée aujourd'hui. Au concours de Grenoble, elle a obtenu une médaille, qu'on lui a accordée après des prières et des supplications de sa part. Enfin elle a sa médaille, elle en verra le revers !

#### Renseignements.

Le rêve de Cordelet est de monter sa Société à *vélocipède*, ce qui serait très-commode et très-économique pour aller dans les festivals et les concours. Il doit publier incessamment, outre ses souvenirs désagréables, un traité de *Biciclistisme*, ou l'art du vélocipède appliqué à l'orphéonisme. Avec un tel chef, et surtout avec des vélocipèdes, cette société ne peut manquer d'aller loin, si rien ne l'arrête. Elle est composée d'éléments très-hétérogènes, mais, son chef Cordelet, ex-membre *désossé* (Cordelet faisait auparavant partie d'une société Châlonnaise, sur la bannière de laquelle on lisait les deux lettres O. C., ce qui faisait dire la Société des O. C.) doit suffire à son illustration. Pour le moment on peut la ranger parmi les sociétés de 11<sup>e</sup> ordre, 14<sup>e</sup> classe, 21<sup>e</sup> division, ce qui ne l'empêche pas d'être volumineuse, très-volumineuse, excessivement volumineuse, tout ce qu'il y a de plus volumineux.

ALPHA-OMÉGA.

P. S. — Vous allez voir que l'Accord-Parfait va réclamer et annoncer gravement qu'il y a quelques plaisanteries dans la physiologie cidessus.

A. O.

Nous insérons toujours avec empressement les réclamations conçues en termes convenables. Nous admettons très-bien que l'on réforme ce que nos renseignements peuvent avoir d'inexact mais nous ne pouvons tolérer que la bonne foi du journal soit discutée.

J. F.

Feuilleton de l'Avant-Garde.

## MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

PROLOGUE

### LA MÈRE GUY

VI

#### Le Débarquement.

(Suite).

La flotille avançait et gagnait de l'eau. Tout-à-coup, de la cabane du pêcheur Beppo, sortirent plusieurs personnages revêtus de brillants uniformes de l'Empire et qui semblaient se concerter entr'eux.

Parmi eux se trouvait le général Mouton-Duvernet en grande tenue.

Ils s'avancèrent vers une sorte de baie qui semblait propice au débarquement et où plusieurs autres personnages les attendaient.

— Il était temps, Messieurs, dit Mouton-Duvernet, que l'Empereur se décidât à quitter l'île d'Elbe. Je viens d'apprendre qu'on avait agité au congrès de Vienne la question d'enlever Napoléon de l'île d'Elbe pour le transporter dans une île lointaine, et ce sont les Bourbons qui ont fait cela, c'est certain.

Ces paroles furent accueillies par un cri général d'indignation, tous s'écrièrent :

— Mort aux Bourbons.

Mouton-Duvernet les apaisa.

— Vive l'Empereur, Messieurs.

Tous répétèrent après lui.

— Vive l'Empereur.

Et cette exclamation fut accueillie de tous côtés par des hurrah favorables, et le canon retentit du côté de la flotte, dont on pouvait à ce moment énumérer les navires.

— Dieu merci, ajouta le général, tout est sauvé, puisque l'Empereur, dans un instant sera au milieu de nous.

En même temps le rivage se garnissait toujours

de tous les habitants des environs qui accouraient pour saluer l'Empereur, dont ils avaient, à ce seul cri victorieux, deviné l'heureux retour. En un instant, la plage fut couverte d'hommes et de femmes. Et de la ville de Cannes aucune autorité surprise n'osait s'opposer à l'enthousiasme qui régnait dans tous les cœurs.

Bientôt la flotte approcha du bord.

Une barque, partie du rivage, ornée du drapeau tricolore, de l'olivier de paix et de tous les signes de joie, amena l'Empereur à terre, celui-ci descendit de la barque au milieu des acclamations de joie de tous les habitants, et au moment où il descendait du canot pour reprendre possession de cette terre de France pour qui il avait tant fait, le tambour battait aux champs et le canon grondait du côté de la flotte qui l'avait amené.

Le drapeau blanc était foulé aux pieds.

Le silence se fit tout-à-coup et l'on entendit la mâle voix de l'Empereur :

— Arrachez ces couleurs que la nation a prosrites, disait-il, arborez cette cocarde tricolore que vous portiez dans nos grandes journées..... Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela,

à Eckmuth, à Essling, à Wagram, à Smolenkes, à la Moscova, à Lutzen, à Wurtschen, à Montmirail. La victoire marchera au pas de charge, l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.

Ces paroles électrisaient la foule.

L'Empereur se dirigea vers le groupe de ses généraux et s'adressa à Mouton-Duvernet.

— Général, dit-il, nous allons immédiatement nous mettre en route pour Paris.

— Il n'y a pas de temps à perdre, Sire, déjà à Paris, à Lyon, on vous croit débarqué depuis trois jours et cela peut nuire à nos projets.

— En route, alors, s'écria l'Empereur.

— Vive l'Empereur, cria-t-on de tous côtés.

On distribuait partout des cocardes, chacun se disputait pour en avoir ; il semblait que sur ce rivage, où le matin régnait le calme et le silence, a baguette magique d'une fée avait tout changé de face.

Les neuf cents hommes que Bonaparte avait amenés avec lui, et qui étaient tous de vieux grenadiers de la garde, étaient descendus à terre,

et déjà l'on formait les rangs prêts à se mettre en marche.

Mouton-Duvernet se retourna vers Miguel.

— Venez, lui dit-il.

— Je suis à vous, général.

Mais il sembla dire ces paroles avec regret et comme contraint par le devoir. Il se retourna vers une jeune fille, Nina, qui marchait derrière lui sans dire mot.

— Nina, dit-il, je vais partir, mais auparavant laissez-moi emporter de ces lieux un souvenir, une parole, un serment enfin, je vous en prie.

La jeune fille ne le laissa pas achever.

Elle s'approcha de lui et lui prenant la main.

— Je vous aime, murmura-t-elle à son oreille.

Et elle s'enfuit comme une biche effarée, non sans regarder derrière elle.

— Ah ! exclama Miguel, je suis le plus heureux des hommes, pourquoi me faut-il partir, mais je reviendrai, ma Nina, au revoir, je reviendrai.

Et il rejoignit le général.

Nina le regarda s'éloigner avec la foule. Une larme parut au coin de sa paupière, alors elle aperçut à distance le fiancé de son cœur qu'

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 42 de l'Avant-Garde (14 mars) et dans les n<sup>os</sup> suivants